

midi, elle avait formé un vaste demi-cercle dont la pointe se trouvait non loin de Feurs. Pour revenir chez lui, Isambert se dirigea vers le couchant; il se rapprocha du Lignon qu'il avait traversé, et, remontant son cours, il rentra dans le grand bois de pins qui couvrait la contrée.

Il suivait un petit sentier, marchant au grand pas de son cheval, et songeant aux nouvelles qu'il allait apprendre, lorsqu'à un tournant du chemin, il vit, à vingt pas devant lui, un de ses hommes d'armes. Celui-ci voulut fuir; il n'était plus temps.

— Où vas-tu et d'où viens-tu? dit Isambert.

— Je vais voir un de mes amis qui demeure ici près, dit le soldat.

— Et tu portes ton costume de guerre et tes armes, comme si tu allais détrousser les passants?

— Les chemins ne sont pas sûrs, Messire.

— Pourquoi fuyais-tu en me voyant?

— Je craignais de vous déplaire.

— Tu n'as pas de permission?

— Non, Monseigneur.

— Et que portes-tu dans ce sac, qui bouge et qui remue?

— Ce sont des louveteaux, Messire, que je porte noyer.

— Des louveteaux en ce temps-ci? Fais-les moi voir.

Le soldat hésitait; mais le cavalier tenait à la main son épieu de chasse et il manquait rarement son coup.

— Où est la mère de ces louveteaux? Où as-tu pris ce nid?

— C'est une louve apprivoisée.

— Tu mens, dit Isambert.

Le soldat aurait bien voulu d'un coup de hache d'armes se débarrasser de l'importun questionneur; mais le chevalier était trop prudent pour se laisser surprendre; dans ces temps de luttes intérieures, dans ces grands bois, dans ces sentiers isolés, tout homme pouvait devenir un ennemi, toute rencontre pouvait être dangereuse, et Isambert, sans avoir aucun soupçon, tenait son arme prête à tout événement; sans combat, le soldat se sentait vaincu.